

Les Métaphores - et leur traduction - dans la vie quotidienne

Yvon Keromnes

► **To cite this version:**

Yvon Keromnes. Les Métaphores - et leur traduction - dans la vie quotidienne. Septet, 2013, pp.68-87.
<hal-00944651>

HAL Id: hal-00944651

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00944651>

Submitted on 10 Feb 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Yvon KEROMNES

Les métaphores – et leur traduction – dans la vie quotidienne

Summary :

The aim of this paper is to examine how Lakoff & Johnson's *Metaphors We Live By* fare in their translations into French and German, as a means to put their theory of conceptual metaphors to the test. If conceptual metaphors are revealed by idiomatic expressions that we use on a daily basis while paying little or no attention to them, do we find in the French and German translations of Lakoff & Johnson's work the same conceptual metaphors, as evidenced by idiomatic expressions in the target languages? The answer is yes – to a large extent.

Résumé :

Le propos de cet article est de se pencher sur les traductions française et allemande de l'ouvrage de Lakoff & Johnson, plus particulièrement des expressions métaphoriques illustrant les différentes métaphores conceptuelles dont discutent les auteurs. Cet examen est en même temps le moyen de mettre à l'épreuve la théorie des métaphores conceptuelles : si l'importance de telles métaphores se révèle à travers les expressions métaphoriques que nous employons dans la vie quotidienne sans y prêter attention, est-il possible de proposer en français et en allemand des expressions métaphoriques correspondant à celles de l'ouvrage de départ et tout aussi idiomatiques, ce qui laisserait supposer l'existence des mêmes métaphores conceptuelles dans les trois cultures ? La réponse est oui... dans une large mesure.

Introduction :

Depuis l'antiquité jusqu'à aujourd'hui, les métaphores constituent un sujet d'étude privilégié dont l'intérêt, associé en particulier à l'étude du fonctionnement du langage, semble croître toujours davantage ; au point où G. Kleiber (1999:4) peut parler d'une bibliographie surabondante, ajoutant que « seul le domaine du temps et de l'aspect en a suscité une plus impressionnante encore ». Par ailleurs, le champ d'étude des métaphores n'est pas l'apanage de la linguistique, s'y entrecroisent les investigations de nombreuses disciplines, de la philosophie à la stylistique en passant par l'anthropologie, la psychologie et la psychanalyse. Les métaphores constituent donc un sujet éminemment interdisciplinaire, même si les tentatives de dialogue et de confrontations théoriques entre différentes disciplines à ce sujet sont finalement à la fois plutôt rares et assez récentes¹. Au sein des sciences cognitives, dont

l'interdisciplinarité est en quelque sorte constitutive, on retrouve cet intérêt pour les métaphores, en particulier autour de l'ouvrage du linguiste G. Lakoff et du philosophe M. Johnson (1980), *Metaphors We Live By*, et de leur théorie des métaphores conceptuelles. La lecture de cet ouvrage place un peu le lecteur dans la situation de David Vincent, héros de la série américaine *Les envahisseurs*, lorsqu'il découvre que les métaphores, à l'instar des extraterrestres, sont « parmi nous », et que loin d'être confinées aux œuvres littéraires, elles sont omniprésentes dans notre vie et dans notre langue de tous les joursⁱⁱ... tout en passant totalement inaperçues la plupart du temps : les métaphores qui retiennent l'attention de Lakoff et Johnson se trouvent dans les expressions les plus naturelles, celles que nous employons tous les jours sans y réfléchir ; il s'agit de ce que l'on appelle communément des métaphores conventionnelles, ou « métaphores mortes ».

Est-ce à dire que pour Lakoff & Johnson, et à l'inverse de ce que propose Ricœur (1975:84-85), il n'est de bonne métaphore qu'une métaphore morteⁱⁱⁱ ? Pas du tout : en fait, la position défendue par les auteurs est un retournement de ce présupposé. Un argument justifiant ce retournement est formulé dans Lakoff & Turner (1989:129), où les auteurs remarquent que notre conception d'une « métaphore morte » est pour l'essentiel erronée^{iv}, et que notre erreur repose sur une confusion élémentaire entre le vivant et le conscient. Plus une chose serait présente à notre esprit conscient, croyons-nous, plus elle serait vivante. Au contraire, remarquent Lakoff & Turner, ce qui est essentiel à tout moment à notre fonctionnement d'être vivant est ce qui en nous se produit instantanément et automatiquement, sans effort et inconsciemment. Au niveau mental, cette position est confirmée par les travaux de neurologie les plus récents, qui révèlent une part inconsciente de notre activité cognitive bien plus importante que ce qui avait été supposé jusque là^v. La plupart des métaphores dites « mortes » sont donc en fait bien vivantes, et méritent que l'on s'intéresse à ce qu'elles révèlent du fonctionnement de notre pensée.

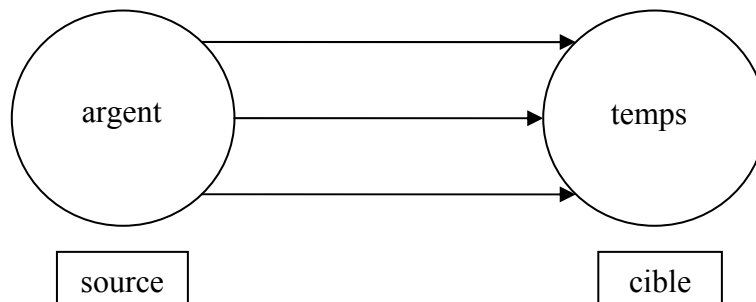
Les métaphores conceptuelles :

Les métaphores, selon Lakoff et Johnson, ne sont pas un simple ornement du langage plus ou moins facultatif, mais une aide à la pensée, un instrument cognitif^{vi}. Penser LE TEMPS, C'EST DE L'ARGENT, c'est se donner les moyens (si l'on peut dire) de concevoir la notion abstraite de TEMPS comme une substance que l'on peut économiser, gaspiller ou perdre, que l'on peut aussi donner, se faire voler, etc.

Sur un plan linguistique, nous pouvons donc rencontrer un ensemble d'expressions métaphoriques (« tu vas gagner du temps », « ne me fais pas perdre mon temps », « il faut

savoir partager votre temps »...) qui renvoient toutes à une même métaphore conceptuelle ; celle-ci correspond à la mise en relation entre deux concepts, un concept source et un concept cible, ou plus précisément à une projection du concept source sur le concept cible (cette relation est asymétrique) :

Fig. 1



Une telle relation conceptuelle source – cible met en évidence certains aspects du concept cible, et corrélativement, en masque d'autres, c'est pourquoi il n'est pas rare pour un concept cible d'être l'objet de plusieurs métaphores, en association avec différents concepts sources.

Les métaphores conceptuelles correspondent à notre besoin d'attribuer une forme, une structure à un concept pour pouvoir (mieux) le représenter et le manipuler. Les concepts cibles de ces métaphores sont donc le plus souvent abstraits, les concepts sources le plus souvent concrets. En bref, la théorie des métaphores conceptuelles propose un modèle du rapport entre langage et pensée tel que les représentations conceptuelles et linguistiques sont distinctes, et les secondes peuvent nous informer sur les premières. On peut difficilement penser sans ces métaphores, et lorsque l'on parle de mettre de côté les métaphores pour y voir plus clair, on est encore dans la métaphore.

Métaphores conceptuelles, traduction et idiomatité :

L'ouvrage de Lakoff & Johnson a été traduit dans différentes langues, parmi lesquelles le français et l'allemand, traductions parues respectivement en 1985 et en 1997. Ces traductions représentent un objet d'étude tout à fait particulier, puisqu'il s'agit avec elles de faire passer à un ouvrage proposant un modèle théorique du rapport entre pensée et langage une épreuve métaphorique de « transfert de fond »... d'une forme de départ dans deux formes

nouvelles. La traduction est donc en l'occurrence l'occasion d'engager avec cette théorie un dialogue critique, et une façon de confronter la théorie à la pratique.

Ce qui est particulièrement convaincant dans l'ouvrage original est le caractère naturel et idiomatique des exemples proposés, ce qui, dans un ouvrage de linguistique, vaut tout de même la peine d'être noté ; il ne s'agit pas d'exemples de corpus, mais d'exemples pour la plupart suffisamment bien choisis pour refléter un usage effectif de la langue. Le caractère idiomatique d'un ensemble d'expressions apparentées conforte l'hypothèse d'une métaphore conceptuelle à leur origine.

Or, l'idiomaticité est précisément ce qui appartient en propre à une langue, et ce qui ne se laisse donc pas traduire. Mais si nous posons un niveau de représentations conceptuelles distinct du niveau linguistique et pour l'essentiel non déterminé par lui, au contraire de ce que propose B.L. Whorf (1956), la conservation des métaphores conceptuelles à travers la traduction ne devrait pas poser problème... dès lors que ces mêmes métaphores existent dans la culture cible. Auquel cas il doit être possible de leur associer, dans la langue cible, des expressions tout aussi idiomatiques.

Dans le cas contraire, la traduction ne pourra pas présenter la métaphore comme une évidence, mais devra la rendre intelligible pour une culture qui ne la possède pas... à moins de recourir à une autre stratégie de traduction, comme par exemple de proposer, à partir du même concept cible, une métaphore conceptuelle différente de la première mais existant dans la culture d'accueil.

Nous pourrions nous demander pourquoi des métaphores conceptuelles trouveraient une expression dans différentes langues. La réponse est qu'il est logique d'inférer de la théorie des métaphores conceptuelles que bon nombre de ces métaphores sont en fait universelles. Non pas parce que le fonctionnement de la pensée renverrait à un « pur intellect », à une raison désincarnée dont nous parlent de nombreux philosophes, mais au contraire parce que, selon Lakoff & Johnson, le fonctionnement de notre pensée est caractérisé par notre corporéité. Il porte directement la marque de l'expérience que nous avons de notre propre corps et du monde physique qui nous entoure. Appartenant à une même espèce, les humains font à cet égard, indépendamment de leur culture, une expérience très comparable sur beaucoup de points. D'où l'importance sans doute universelle de la verticalité, de l'orientation avant/arrière, ou encore de l'opposition intérieur/extérieur à partir de l'expérience de notre corps comme contenant. Selon cette même logique, Z. Kövecses (2005:2-3) émet l'hypothèse que l'expérience que fait le bébé de la chaleur physique dans les bras de parents entraîne logiquement la métaphorisation d'une relation affective en termes de proximité et de chaleur.

On conçoit donc aisément que, pour peu que l'on adhère à la théorie des métaphores conceptuelles, on pourrait s'attendre à ce que bon nombre de ces métaphores soient universelles (même si Lakoff & Johnson eux-mêmes ne prétendent absolument pas à cette universalité^{vii}). Cette attente « logique » conduit Kövecses (2005:xii) à constater une surévaluation de la dimension universelle de certaines métaphores dans les travaux de linguistique cognitive.

Nous allons donc observer dans quelle mesure les métaphores conceptuelles présentées dans l'ouvrage original se laissent illustrer dans les deux traductions par des expressions idiomatiques ou non, similaires ou non à celles de l'original.

Traduire un titre : symbole, métaphores et idiomatisme

Nous commencerons par nous intéresser à la traduction du titre de l'ouvrage de Lakoff & Johnson, qui a pour intérêt de représenter symboliquement l'ouvrage entier, et qui présente lui-même un caractère métaphorique au sens où l'entendent les auteurs. Dans *Metaphors We Live By*, les métaphores sont des objets, des entités à proximité desquelles nous vivons et qui nous servent de points de repère dans notre vie. Ce titre est une expression originale, elle ne constitue pas un tout idiomatique, mais la construction *live by (something)*, sans être figée et tout en s'inscrivant dans une grande famille de constructions (*stand by something, run by something*)... renvoie à plusieurs idiomes qui feront sans doute écho chez le lecteur anglophone : *Live by the sword, die by the sword (Qui vit par l'épée périra par l'épée)*, *Man shall not live by bread alone (L'homme ne vivra pas de pain seulement)*, lit-on par exemple dans la bible, et on parle, à propos de conseils éclairés, de *words to live by*, de paroles propres à guider ceux qui les entendent.

Ce caractère métaphorique du titre est conservé dans les deux traductions, même si l'image change. Dans la traduction française, *Les métaphores dans la vie quotidienne*, la vie n'est plus l'activité du vivant exprimée par un verbe, mais un état et un contenant dans lequel se trouvent les métaphores-objets. Et le syntagme *dans la vie quotidienne* est d'un emploi aussi fréquent et naturel que l'expression du titre anglais, tout comme la construction *in (etwas) leben*, (*vivre dans quelque chose*), qui en allemand est proprement passe-partout ; cependant, le titre allemand *Leben in Metaphern* change sensiblement l'image du titre, puisque ce renversement hyperbolique nous propose de concevoir les métaphores elles-mêmes non plus comme des objets du quotidien, mais comme des contenants dans lesquels on peut trouver de la vie, de l'existant. Précisons que ce dernier titre a été choisi par l'éditeur^{viii}, qui souhaitait s'assurer que l'ouvrage trouverait son lectorat, et s'est donc décidé pour une

image accrocheuse. *Metaphern im täglichen Leben*, calque du titre français, aurait sans doute été préférable, à la fois aussi naturel que ce dernier et proche de l'image initiale. Enfin, le calque du titre anglais aurait également été possible en allemand, et d'ailleurs, le premier chapitre, intitulé *Concepts We Live By*, est traduit par un tel calque : *Konzepte, nach denen wir leben*. Mais cette construction parfaitement grammaticale est beaucoup moins courante que la construction en anglais, et elle n'évoque pas d'expression idiomatique particulière. Le calque en français, *d'après lesquels nous vivons*, ne possède pas non plus ce caractère naturel, et le premier chapitre s'intitule en français *Ces concepts qui nous font vivre*, les concepts y acquièrent un rôle causal en tant qu'agents ou instruments.

Nous voyons donc comment les trois versions du titre illustrent la théorie de Lakoff & Johnson en donnant une expression à la fois métaphorique et idiomatique à une abstraction, mais comment dans la traduction il est facile de déplacer les images, et qu'un tel déplacement n'est pas anodin.

Traduction : hasards et options théoriques

La traduction, même lorsqu'il s'agit d'ouvrages théoriques, est faite de hasards et de rencontres fortuites, d'arbitraire aussi, bref, de contingence. Pour le français, aux Editions de Minuit, le transfert a été effectué par un sociolinguiste, M. de Fornel, aidé de J.-J. Lecercle, angliciste philosophe très éclectique ; mais a priori, rien sans doute ne prédestinait ces deux éminents universitaires à traduire un ouvrage de linguistique cognitive.

Pour l'allemand, le transfert a été confié à une traductrice professionnelle, A. Hildenbrand^{ix}, par Carl Auer, un éditeur spécialisé en ouvrages de psychothérapie.

Une contingence qui aux différences de structures linguistiques des systèmes d'accueil, le français et l'allemand, ajoute celles qui peuvent exister entre une pratique universitaire et une pratique professionnelle de la traduction.

Sans exclure pour autant les similitudes, puisqu'il s'agissait sans doute dans les deux cas de rendre accessible à un plus large public (ne lisant pas l'anglais) un ouvrage encore peu connu et qui méritait de l'être^x. Que le public visé dépasse le cercle des spécialistes se voit par exemple au fait que dans les deux traductions, l'appareil critique est quasi-inexistant. La traduction allemande possède une courte préface, signée par M. Buchholz, psychanalyste spécialiste de la métaphore en psychothérapie, et qui a par ailleurs été l'interlocuteur privilégié de la traductrice allemande pour les questions théoriques tout au long de son travail sur cet ouvrage. A nouveau, nous nous trouvons hors du champ disciplinaire de la linguistique cognitive, même si le rapport entre pensée et langage reste évidemment au premier plan.

Les deux traductions contiennent un nombre très réduit de notes de bas de page, (les fameuses « notes du traducteur »), neuf pour la traduction française, quatre pour la traduction allemande. Dans la traduction française, ces notes ont deux fonctions, celle d'apporter une précision sur l'origine d'un terme ou d'une expression, comme par exemple la « ressemblance de famille » chez Wittgenstein, et celle, plus intéressante pour nous, de signaler un problème de traduction, et par là-même de souligner une différence entre les deux langues et cultures. Ces notes ne sont pas numérotées, mais signalées par un astérisque, ce qui renforce leur caractère de remarques ponctuelles. Les quatre notes de la traductrice allemande appartiennent exclusivement à la première catégorie, celle des précisions lexicales. Ici encore, il s'agit de remarques éparses et parcimonieuses.

L'objectif pour la traductrice allemande, qui la distingue sans doute de ses homologues français, était clairement de faire découvrir la théorie de Lakoff & Johnson au lecteur germanophone dans son propre univers, et non de lui donner une idée de ce qu'un américain pouvait avoir à l'esprit. La démarche est donc explicitement cibliste^{xi}.

pour conclure sur les similitudes, on peut dire que les deux traductions manifestent une éthique de la discrétion, le texte est livré au lecteur avec le moins de commentaires possibles.

Les exemples à l'épreuve de la traduction :

Si à présent nous examinons les expressions illustrant la théorie de Lakoff & Johnson, les questions auxquelles il nous faut répondre sont les suivantes :

La traduction de l'expression linguistique d'une métaphore conceptuelle est-elle idiomatique ? L'expression traduite est-elle métaphorique ? Et enfin, renvoie-t-elle à la même métaphore conceptuelle ? Une réponse affirmative à ces trois questions confirmerait l'idée que la même métaphore conceptuelle existe dans les cultures source et cible^{xii}.

Parmi les métaphores conceptuelles, Lakoff & Johnson distinguent ce qu'ils appellent métaphores orientationnelles, ontologiques et structurales ; les premières résultent pour l'essentiel de notre configuration de primates bipèdes, qui donne en particulier une importance particulière à la verticalité et à l'opposition haut / bas :

1) HAPPY IS UP, SAD IS DOWN

1a) GLÜKLICH SEIN IST OBEN, TRAUERIG SEIN IST UNTEN

1b) LE BONHEUR EST EN HAUT, LA TRISTESSE EST EN BAS

2) HEALTH AND LIFE ARE UP, SICKNESS AND DEATH ARE DOWN

2a) GESUND SEIN UND LEBEN SIND OBEN, KRANKHEIT UND TOD SIND UNTEN

2b) LA SANTÉ ET LA VIE SONT EN HAUT, LA MALADIE ET LA MORT SONT EN BAS

3) HIGH STATUS IS UP, LOW STATUS IS DOWN

3a) HOHER STATUS IST OBEN, NIEDRIGER STATUS IST UNTEN

3b) L'ÉLITE EST EN HAUT, LA MASSE EST EN BAS

Les métaphores ontologiques répondent à notre besoin de « chosifier » et parfois de personifier les abstractions pour mieux les appréhender :

- 4) THE MIND IS A MACHINE
- 4a) DER GEIST IST EINE MASCHINE
- 4b) L'ESPRIT EST UNE MACHINE
- 5) EVENTS, ACTIONS, ACTIVITIES AND STATES ARE OBJECTS, SUBSTANCES AND CONTAINERS
- 5a) EREIGNISSE, HANDLUNGEN, TÄTIGKEITEN UND ZUSTÄNDE SIND OBJEKTE, SUBSTANZEN UND GEFÄSSOBJEKTE
- 5b) EVENEMENTS, ACTIONS, ACTIVITES ET ETATS SONT DES OBJETS, DES SUBSTANCES ET DES CONTENANTS

Enfin, les métaphores structurales, qui représentent en quelque sorte le prototype des métaphores conceptuelles, consistent en une association entre un concept cible abstrait complexe et un concept source fortement défini. La projection est elle-même complexe et implique de multiples aspects de la relation entre concepts source et cible :

- 6) THEORIES (and ARGUMENTS) ARE BUILDINGS
- 6a) THEORIEN (und ARGUMENTE) SIND GEBÄUDE
- 6b) LES THEORIES (ET LES DISCUSSIONS) SONT DES BATIMENTS

Les métaphores orientationnelles étant les plus schématiques, les moins complexes, et peut-être donc aussi les plus facilement transférables, nous commencerons par elles. Il semble que globalement, tout francophone, comme tout germanophone, sera d'accord sur la pertinence de l'opposition haut/bas pour le bonheur et la tristesse, la vie et la mort, la santé et la maladie, et le statut social (ainsi que pour le conscient et l'inconscient, le bien et le mal, le rationnel et l'émotionnel...). Les nombreuses expressions illustrant ces métaphores sont tout aussi idiomatiques en allemand qu'en anglais, comme la plupart des expressions en français ; ainsi, par exemple, *my spirits rose* est rendu par *meine Stimmung stieg* et *il ne faut pas te laisser abattre*^{xiii}, *he is in top shape* par *er ist in Höchstform* et *il est au sommet de sa forme*, et *he dropped dead* par *er fiel tot um* et *il est tombé raide mort*. Cependant, le lecteur francophone ne sera peut-être pas convaincu par les propositions je me sens en chute libre pour rendre *I'm feeling down*, *elle a baissé de statut* pour *she fell in status* ou *les choses sont sur le déclin* pour *it's been downhill ever since*. Entendons-nous bien : ces propositions sont toutes grammaticales, théoriquement possible, et elles illustrent bien la métaphore de départ. Simplement, elles ne sont pas idiomatiques. La fréquence d'usage de ces expressions est très inférieure à celle des expressions équivalentes en anglais, et de ce fait, elles n'en ont pas le caractère naturel.

En anglais, *to feel down* renvoie à la dépression, au cafard, et l'idée d'un abaissement dans ce contexte existe aussi en français ; on parle bien de *remonter le moral*, on peut aussi penser, par exemple, à l'expression du 36^{ème} *dessous*, certes un peu vieillie, mais qui est

attestée et renvoie à la même métaphore conceptuelle. Dans ce premier cas, il était donc possible de trouver une expression idiomatique en français.

Pour l'expression *il/elle a baissé de statut*, on cherchera en vain quelques attestations sur internet, mais il se trouve que le millier d'occurrences que l'on y trouve de l'expression en anglais *she fell in status* semble renvoyer presque exclusivement à l'ouvrage de Lakoff & Johnson ! En anglais non plus, cette expression n'est donc pas particulièrement idiomatique, et nous voyons que l'épineux problème des exemples fabriqués n'épargne pas Lakoff & Johnson. En anglais, la tournure nominale *fall in status* (*chute de statut*) est en revanche beaucoup plus courante, mais si en français *chute* et *baisse de statut* se rencontrent, c'est la *perte de statut* qui est l'expression la plus idiomatique, et qui renvoie à une autre métaphore, celle-ci ontologique et non orientationnelle. Mais si nous traduisons le terme anglais *status* par *prestige*, comme en allemand, où *Ansehen* correspond au français *prestige* ou *réputation*, nous obtenons à nouveau une expression idiomatique, celle de *chute de prestige*. On voit ici l'importance des choix lexicaux.

L'attribution d'expressions linguistiques à une métaphore conceptuelle particulière n'est pas non plus sans poser un certain nombre de difficultés. A propos des illustrations de l'opposition conscient/inconscient :

7) *Wake up.* / *Wach auf.* / Allons, *émerge.*

8) *He fell asleep.* / *Er versank in tiefen Schlaf.* / Il est *plongé* dans un profond sommeil.

9) *He sank into a coma.* / *Er fiel ins Koma.* / Il s'est *enfoncé* dans le coma.

Lakoff & Johnson semblent confondre deux oppositions métaphoriques, celle du haut et du bas, et celle de l'immersion/émersion : c'est cette dernière dimension qui est présente dans les trois illustrations en français, dans les deux dernières en allemand.

Mais l'exemple le plus intéressant peut-être parmi les métaphores orientationnelles concerne la métaphorisation du temps :

10) FORESEEABLE FUTURE EVENTS ARE UP (and AHEAD)

10a) VORHERSEHBARE EREIGNISSE IN DER ZUKUNFT SIND VOR UNS (und OBEN)

10b) LES EVENEMENTS FUTURS PREVISIBLES SONT EN HAUT (ET EN AVANT)

11) *what's up ?* / *Was hast du vor ?* / *What's up ?* (qu'est-ce qui se passe ?)

Cette représentation correspond à ce que Lakoff & Johnson appellent un concept métaphorique émergent, qui est étroitement corrélé à notre perception du monde : à mesure qu'un objet physique s'approche de nous, notre angle de vision de cet objet augmente, vers le haut et le bas, mais comme le sol constitue pour nous un repère fixe, le phénomène à ce

niveau est ignoré. L'objet semble donc monter dans notre champ visuel à mesure qu'il s'approche, et si nous concevons les événements futurs comme des objets se dirigeant vers nous, cette métaphore s'applique à eux. D'où l'expression *what's up?*, rendue célèbre par le *what's up, doc?* de Bugs Bunny et que l'on rend en français dans les dessins animés par *quoi de neuf, docteur?* et dont une traduction littérale donnerait quelque chose comme *qu'est-ce qui surgit?*, *qu'est-ce qui a surgi?*. Etymologiquement, *surgir* signifie bien *se lever* ou *s'élever*, mais cette signification première étant aujourd'hui opaque, nous avons cette fois affaire à une métaphore morte. Lorsque nous disons qu'un événement surgit, nous pouvons présumer que la même métaphore conceptuelle est à l'œuvre que lorsque nous disons en anglais *something came up*, mais le fait que nous n'ayons pas d'expression métaphorique idiomatique pour l'exprimer en français, pas plus qu'en allemand, indique sans doute que cette métaphore, même si elle existe, n'a pas la même prégnance dans les deux cultures cibles. En (11), nous constatons que les traducteurs dans les deux langues sont embarrassés par cette expression si commune en anglais. La traductrice allemande a rusé en inversant les termes *up and ahead*, qui deviennent *devant (et en haut)*, ce qui lui permet de proposer *was hast du vor?*, littéralement *qu'as-tu devant?*, pour demander *qu'as-tu l'intention de faire?* : c'est la métaphore de l'événement futur en tant qu'objet placé devant nous qui est ainsi récupérée ; cette métaphore, à l'inverse de la première, possède des expressions linguistiques courantes en allemand comme en anglais et en français. En allemand, la traduction la plus proche de *what's up?* serait *was ist los?*, littéralement *qu'est-ce qui se détache ? (what stands out?* existe aussi en anglais), autre métaphore pour renvoyer à un objet ayant une saillance perceptuelle ou cognitive particulière, et qui nous sort du système proposé par Lakoff & Johnson. Dans la traduction française, cette expression est l'occasion d'une première note de bas de page qui nous informe, dans ce quatrième chapitre, que « contrairement aux autres, cette métaphore ne semble pas avoir d'équivalent en français ». Cette note coïncide également avec le début d'une série d'exemples conservés en anglais et accompagnés d'une traduction entre parenthèses, une dizaine en tout, pour lesquels les traducteurs voient donc des cas d'intraduisibilité.

Si à présent nous nous tournons vers les métaphores structurales, celle qui retiendra principalement notre attention est la métaphore du conduit décrite par M. Reddy (1979). Selon cette métaphore, les significations sont des objets, les expressions linguistiques sont des contenants, et la communication linguistique consiste à envoyer ces contenants à leur destinataire à travers un conduit. Cette métaphore est prégnante dans toutes nos discussions sur le langage, sur les oppositions, par exemple, entre fond et forme. A tel point que

M. Reddy est régulièrement contacté par des personnes persuadées que son propos est de fournir une modélisation effective de la communication linguistique, et non de signaler une illusion à ce propos dont nous avons tous plus ou moins de mal à nous défaire. Il faut dire que de semblables modélisations existent bien en linguistique, et que par exemple le modèle de la communication linguistique de R. Jakobson (1963:220) n'en est que la version « cybernétique ». L'existence de cette métaphore est donc patente, aussi bien pour des francophones et germanophones que pour des américanophones, ainsi que l'illustrent les expressions suivantes :

12) I gave you that idea. / Die Idee hast du von mir bekommen. / C'est moi qui t'ai donné cette idée.

13) When you have a good idea, try to capture it immediately in words.

13a) Wenn du eine gute Idee hast, versuche sie sofort in Worten festzuhalten.

13b) Quand vous avez une bonne idée, essayez de la saisir immédiatement et de la mettre en forme.

14) Your words seem hollow. / Deine Worte wirken hohl. / Tes mots sonnent creux.

15) Don't force your meaning into the wrong words.

15a) Pressen Sie Ihre Absichten nicht in die falschen Worte.

15b) ???

Les idées que l'on donne, que l'on saisit pour les mettre en forme, les mots creux, les phrases vides de sens parlent à chacun. Pourtant, quelques phrases semblent poser problème. En (15), la phrase allemande paraît très recherchée, peu courante, et en même temps particulièrement expressive ; au point où le lecteur germanophone aura très certainement l'impression d'avoir affaire à une nouvelle métaphore, non conventionnelle. Et en français, nous avons avec cet exemple l'une des quelques expressions en anglais, certes très peu nombreuses, pour lesquelles on ne trouve pas de traduction dans la version française, ce qui pourrait éventuellement indiquer aussi un problème pour la traduction ; quoi qu'il en soit, l'idée d'enfoncer un contenu dans un contenant inapproprié, appliquée à la formulation d'idées, ne paraît pas aussi commune qu'en anglais, ni en allemand, ni en français. On parle en Amérique de *trying to put a square peg into a round hole* (enfoncer une fiche carrée dans un trou rond, en référence à ces jeux d'enfants dans lesquels il faut emboîter chaque élément dans le trou qui lui correspond), c'est un idiomme attesté, qui joue sans doute aussi dans l'expression proposée par Lakoff & Johnson, mais il n'a apparemment pas d'équivalent dans les deux langues cibles.

Ceci nous montre que lorsqu'une même métaphore structurale se retrouve dans trois cultures différentes, qu'elle y est d'importance comparable, avec dans les trois langues des expressions linguistiques idiomatiques lui correspondant, rien n'indique que l'ensemble des aspects de cette métaphore se retrouvent à l'identique dans chacune des trois cultures.

Conclusion :

La théorie des métaphores conceptuelles de Lakoff & Johnson n'est pas falsifiée par la traduction (elle ne se révèle pas massivement intraduisible), la très grande majorité des traductions proposées en français et en allemand sont probantes. Nous voyons peut-être un peu plus d'idiomaticité du côté allemand, mais ceci est certainement dû aux options théoriques des traducteurs évoquées précédemment, et qui correspondent plus ou moins à une différence fréquemment observée entre traduction professionnelle et traduction universitaire : il s'agissait dans la version allemande de transposer la théorie de Lakoff & Johnson dans l'univers mental d'un germanophone, et dans la version française, de faire découvrir au lecteur francophone une théorie américaine présentée comme telle. Quoi qu'il en soit de ces particularités, nous pouvons donc continuer à penser qu'un certain nombre de métaphores conceptuelles vont se retrouver dans de nombreuses cultures, en particulier lorsque ces cultures sont assez proches, et ceci indépendamment de la langue. Le paradoxe de cette distinction entre un niveau conceptuel et un niveau linguistique est que l'importance d'une métaphore conceptuelle dans une culture donnée se traduit par la fréquence d'emploi d'expressions linguistiques lui correspondant. De ce fait, lors de la traduction, le choix lexical se révèle crucial pour montrer qu'une même métaphore conceptuelle existe bien dans les cultures source et cible.

Mais nous avons vu aussi que les métaphores les plus schématiques, même lorsqu'elles existent dans la culture source et la culture cible, n'y ont pas nécessairement la même importance. De même que des métaphores structurales plus riches, clairement partagées entre l'anglais, l'allemand et le français, comme celle du conduit, ne donnent pas nécessairement lieu à des expressions idiomatiques sur les mêmes aspects, si bien que le fait d'écarter un déterminisme linguistique fort et de postuler des opérations mentales similaires sur de mêmes concepts sources et cibles d'une langue à l'autre ne garantit pas que les représentations linguistiques d'une langue trouveront une correspondance exacte dans l'autre.

Bibliographie :

- Cadiot, P. (2002), La métaphore, ou l'entrelacs des motifs et des thèmes, *Semen* [En ligne] 15, mis en ligne le 29 avril 2007, consulté le 23 août 2011. URL : <http://semen.revues.org/2374>.
- Charbonnel, N. & Kleiber, G. (eds) (1999), La métaphore entre philosophie et rhétorique, Paris : Presses Universitaires de France.
- Jakobson, R. (1963), Essais de linguistique générale, Paris : Minuit.

- Kövecses, Z. (2005), *Metaphor in Culture: Universality and Variation*, Cambridge University Press.
- Lakoff, G. & Johnson, M. (1980), *Metaphors We Live By*, Chicago University Press.
- Lakoff, G. & Johnson, M. (1985), *Les métaphores dans la vie quotidienne* (Traduction de M. de Fornel en collaboration avec J.-J. Lecercle), Paris : Minuit.
- Lakoff, G. & Johnson, M. (1997), *Leben in Metaphern: Konstruktion und Gebrauch von Sprachbildern* (Traduction de A. Hildenbrand), Heidelberg : Carl-Auer Verlags.
- Lakoff, G. & Johnson, M. (1999), *Philosophy In the Flesh: The Embodied Mind and Its Challenge To Western Thought*, New York : Basic Books.
- Lakoff, G. and Turner, M. (1989), *More than Cool Reason: A Field Guide to Poetic Metaphor*, Chicago University Press.
- Malblanc, A. (1968), *Stylistique comparée de l'allemand et du français*, Paris : Didier.
- Naccache, L. (2006), *Le nouvel inconscient*, Paris : Odile Jacob.
- Ortony, A. (ed), (1979), *Metaphor and Thought*, Cambridge University Press.
- Reddy, M. (1979), *The Conduit Metaphor – A Case of Frame Conflicts*, *in* Ortony (ed), pp. 284-324.
- Ricœur, P. (1975), *La métaphore vive*, Paris : Seuil.
- Vinay, J.-P. & Darbelnet, J. (1958), *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Paris : Didier.
- Whorf, B. L. (1956), *Language, Thought and Reality: Selected Writings of Benjamin Lee Whorf*, John B. Carroll (ed), Boston : The MIT Press.

ⁱ Cf. par ex. Ortony (1979), qui réunit philosophes, linguistes et didacticiens, ou Charbonnel & Kleiber (1999), qui réunit philosophes, linguistes, stylisticiens et spécialistes de littérature, et où il est aussi question d'anthropologie.

ⁱⁱ Une telle extension du domaine d'étude des métaphores ne va évidemment pas sans poser un certain nombre de problèmes de définition dudit domaine et de distinction par rapport à un langage non métaphorique (cf. par ex. Cadiot 2002).

ⁱⁱⁱ Reprenant la distinction de Fontanier entre trope et catachrèse, Ricoeur énonce l'idée qu'une bonne métaphore n'a pas encore reçu la sanction de l'usage. Nous ne nous étendrons pas sur le caractère métaphorique de l'opposition même entre métaphores vives et mortes, mais elle semble conforter la position de Lakoff & Johnson (1999:3) selon laquelle notre pensée abstraite est essentiellement métaphorique ; dès lors, il nous est difficile de penser l'abstrait sans métaphores.

^{iv} Au niveau linguistique, Lakoff & Turner (ibid.) reconnaissent comme métaphores mortes les expressions dont l'origine métaphorique n'est plus perceptible pour le locuteur ordinaire. C'est le cas d'un mot comme « comprendre », dont l'étymologie (saisir ensemble, avoir « les tenants et les aboutissants ») n'est plus transparente pour la plupart des locuteurs, à la différence du terme anglais « grasp », qui renvoie aussi bien à la saisie intellectuelle qu'à la saisie physique.

^v Cf. par exemple Naccache (2006). Dans son cours de 2009 au Collège de France, S. Dehaene emploie à propos de cet inconscient cognitif la métaphore de l'iceberg.

^{vi} Certes, la dimension purement stylistique de la métaphore a souvent été dépassée, par exemple chez Ricoeur (1975), qui en dernier ressort la situe dans le domaine herméneutique, pour parler de « vérité métaphorique », mais le phénomène reste tout de même langagier. Situer la métaphore à un niveau conceptuel distinct du langage constitue en revanche, quant à l'opposition entre « fond » et « forme », une véritable révolution copernicienne.

^{vii} Lakoff & Johnson (1980:8) remarquent par exemple que *dans leur culture* (c'est moi qui souligne), le temps est un bien précieux (*a valuable commodity*), et que l'on ne peut absolument pas dire que les pratiques qui y sont associées existent dans toutes les cultures.

^{viii} Tout comme le sous-titre *Konstruktion und Gebrauch von Sprachbildern (Construction et usage des images verbales)*, à la fois superflu et trompeur, puisqu'il s'agit au contraire pour Lakoff & Johnson de montrer un système en deçà du verbal.

^{ix} Qui a très gentiment accepté de répondre à mes nombreuses questions, ce dont je la remercie vivement.

^x Ce but a certainement été atteint, puisqu'en 2011, la version allemande en était à sa septième édition, et que la version française a également connu plusieurs éditions.

^{xi} Notons que l'intention de privilégier la culture et la langue de départ (sourcier) ou l'intelligibilité et la langue d'arrivée (cibliste) influent sur les choix de traduction, mais n'aboutissent pas nécessairement à des traductions radicalement différentes. Ainsi, dans le chapitre 8, consacré aux métonymies, la version allemande rend le *BLT* (*sandwich bacon-laitue-tomate*) par un *Schnitzel* (*escalope*), ce que commanderait le plus communément un client dans un café pour son repas de midi, ce qui correspond à ce que Malblanc (1968:35) ou Vinay & Darbelnet (1958:52-55) appellent *adaption*, procédé extrême de traduction oblique, le plus loin de l'original et donc typiquement cibliste. Mais les traducteurs français rendent ce même terme par *salade niçoise*, c'est-à-dire en ayant recours au même procédé.

^{xii} Notre questionnement épistémologique se limite à ces questions. Il serait évidemment possible – mais vain à mon sens – de se demander quelles seraient les différentes façons possibles de traduire une expression comme l'm feeling down. Si à cette expression métaphorique parfaitement idiomatique, nous parvenons à faire correspondre dans une autre langue une expression tout aussi idiomatique et présentant le même caractère métaphorique basé sur une opposition haut/bas, nous avons toutes les raisons de penser que la même métaphore conceptuelle existe dans les deux cultures et sous-tend les deux langues.

^{xiii} *Modulation* au sens de Vinay & Darbelnet (1958:51), c'est-à-dire une façon d'exprimer la même idée dans une perspective différente.

Keromnes Yvon, Université de Lorraine, ATILF, UMR 7118, Metz